

Daniel Proulx, *Pactes*, Montréal, Librairie Déom, « Poésie canadienne », 1968, 75 p.

Baudouin Burger

Volume 5, numéro 2, mai 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036400ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036400ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Burger, B. (1969). Compte rendu de [Daniel Proulx, *Pactes*, Montréal, Librairie Déom, « Poésie canadienne », 1968, 75 p.] *Études françaises*, 5(2), 240–241.
<https://doi.org/10.7202/036400ar>

DANIEL PROULX, *Pactes*, Montréal, Librairie Déom,
« Poésie canadienne », 1968, 75 p.

Il faut retenir le recueil de poèmes de Daniel Proulx car il semble très bien caractériser un certain essoufflement de la jeune poésie québécoise. Remarquons ce fait: d'une part nous avons des poètes comme Gatien Lapointe, Jean-Guy Pilon, Paul-Marie Lapointe et Paul Chamberland qui seront bientôt des

classiques (n'attendons pas le jugement de l'éternité), et d'autre part nous avons de jeunes poètes qui s'essaient à la poésie et pour qui celle-ci n'est plus appropriation de la parole, mais innovation souvent gratuite dans la forme poétique et exaltation de son impuissance devant le verbe. Ils nous donnent alors leur « art poétique » qui est aveu de cette impuissance, à la différence des grandes œuvres qui sont terminées par l'« art poétique ». De jeunes poètes, c'est un signe de santé pour un pays lui-même très jeune, mais cette jeunesse nous confine parfois à l'enfance et plus précisément au sentimentalisme du XIX^e siècle. Les « futurs classiques » ont-ils donc échoué dans leur possession du monde par la parole puisque les jeunes poètes préfèrent se tourner vers Nelligan et ses fantasmes au lieu de leurs prédécesseurs immédiats ?

Daniel Proulx a une thématique très souvent identique à celle de Nelligan à qui il consacre d'ailleurs un poème. Le temps, par exemple, est un thème obsédant dans le recueil, mais ce n'est pas le jour en plein soleil, plutôt l'aube ou la nuit, et la mémoire. Cette mémoire est génératrice d'angoisse avec cette tentation de se libérer de la peur de vivre en se retournant vers son enfance. Mais l'enfance n'est pas la naissance, ni même la vie vécue. Ce constat d'impuissance devant le jour, devant le lendemain, est vécu lucidement, ce qui sauve certains poèmes d'une tendance au maniéré, à la préciosité, à la recherche de l'image pour elle-même jusqu'à n'être plus compréhensible et cohérente. Ainsi, dit-il,

Je voudrais écrire « arbre »
(p. 31)

mais toute la différence est ici, la différence avec Paul-Marie Lapointe dans ce magnifique poème qu'est *Arbres* et qui commence par :

J'écris arbre

C'est la différence entre la vie conquise et assumée, et le refus sentimental de ce monde qui se révèle parfois par une certaine complaisance dans la souffrance. C'est la différence entre « l'humiliation de durer » (p. 35) et « le dur désir de durer » d'Éluard. *Pactes* est un recueil de poèmes d'amour, mais l'amour est chanté ici comme joie ou souffrance, non comme la vie ou la mort.

Si les poèmes de Daniel Proulx semblent n'avoir aucune valeur, pourquoi donc en parler ? Ce constat de prendre la poésie pour un jeu ou un épanchement me semble caractéristique de beaucoup de jeunes poètes qui sont publiés actuellement, et pas seulement de Proulx dont le jeu de la poésie se réduit parfois à une chanson. En fait celui-ci hésite entre les multiples formes de sa conscience, ce qui se révèle par une très grande variété, surtout formelle, des pièces du recueil. Tout poète a une voix,

un timbre qui lui est propre, et celle de Proulx semble provenir moins de ces poèmes au jeu contradictoire des images, à la syntaxe désaxée, que de ces poèmes très simples, qui sont presque une confidence, quelque chose d'intime à dire dans une violence contenue. Prenons *Équation* (p. 25) :

Tant d'hommes Tant de misère
tant de visages tant de laideur
les hommes sont laids
et la misère a un visage . . .

Ce n'est plus le ton de l'amoureux qui n'arrive pas à parler au lecteur par manque de profondeur, mais celui d'un homme qui nous fait redécouvrir une évidence et à laquelle il n'y a rien à ajouter, rien à expliquer. Remarquons que cette forme mathématique, dont l'écueil pourrait être la facilité et le jeu verbal, imprègne la majorité des poèmes qui sont conçus comme un large développement d'une plainte ou une surimpression d'images, suivis de vers qui sont moins une conclusion qu'un retour vers la lucidité, qu'une rupture avec l'onirisme. C'est le ton d'un homme enfermé dans une geôle dorée à plaisir. La sincérité sourd de cette simplicité, et il n'est que de relire *l'Ennui* (p. 39). De même cette très belle invocation au monde, pour tous les hommes, qui se termine par :

j'invoque l'émerveillement de l'enfant
au seuil de l'homme
l'enfant d'un monde réversible
avec l'homme de l'autre côté
(p. 20)

Signalons enfin l'identification très curieuse de l'oiseau, du soleil et du centre du monde.

Pactes, qui est divisé en trois parties: « Durer », « Faire », « Ajouts », nous révèle un jeune poète oscillant entre un hermétisme gratuit et une simplicité où il assume sa condition d'homme dans le monde, dernière voix que nous reconnaissons comme la plus prometteuse.

B. B.